

# Par une nuit douce

***Un anthropologue à HELMo***

**Yves WINKIN**

*Professeur extraordinaire*

*émérite de l'Université de Liège*

*yveswinkin29@gmail.com*



Le cocktail de la rentrée académique HELMo du 21 septembre 2021 me donne l'occasion d'illustrer les propos généraux que j'ai tenus sous le titre « Le monde, en vérité, est une cérémonie ». De l'avis général, ce fut une belle soirée. Mais qu'est-ce qui nous mène à dire qu'une soirée fut « belle » ? Quels sont les éléments que nous rassemblons très vite dans notre tête, sans trop y réfléchir, pour en conclure qu'on est content d'être venu ? Une chose est de manier des concepts ; une autre est de les montrer à l'œuvre, dans une situation bien précise. Sans avoir eu l'intention préalable de me fondre dans la soirée pour en tirer ultérieurement une analyse, à la manière d'un anthropologue faisant de l'observation participante, j'ai gardé néanmoins assez d'éléments en mémoire pour tenter de reprendre ici, un peu posément, quelques formulations trop rapidement exprimées oralement.

### La suspension volontaire de l'incrédulité

Un participant m'a ainsi posé la question durant le cocktail : vous avez parlé de « suspension volontaire de l'incrédulité », mais ne s'agirait-il pas plutôt de « suspension volontaire de la crédulité » ? De fait, la formule de Samuel Coleridge, telle qu'il la formule dans une lettre à son ami William Wadsworth en 1817 peut paraître étrange. Mais c'est bien d'incrédulité (disbelief) dont il parle pour décrire la « foi poétique » nécessaire à la lecture d'un poème où il est question, par exemple, de fantômes.

### Au fond, l'enchantement est une ruse avec soi-même

De très nombreux commentateurs n'ont cessé de remettre cette formulation en question, mais elle résiste à toutes les critiques depuis deux siècles. Quand j'ai commencé, au début des années 1990, à employer le terme d'enchantement pour décrire aussi bien des opérations de relations publiques que des activités touristiques, j'ai trouvé qu'elle résumait bien tout ce qui se passe dans la tête des participants qui ont envie de s'immerger, surtout si j'y ajoutais en complément la formule d'Octave Mannoni, « Je sais bien mais quand même ». Alors, comment analyser une soirée comme celle du 21 septembre dans cette perspective ?

## Disposition et dispositif

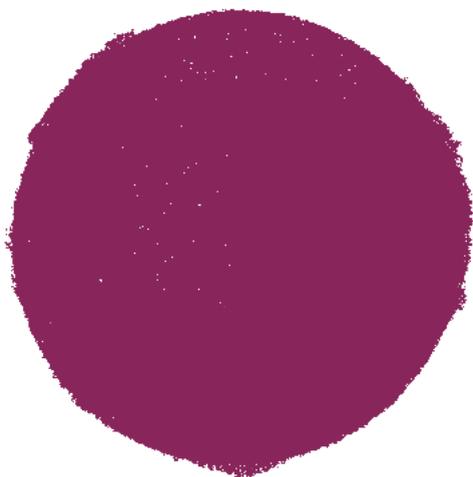
Il faut sans doute commencer par rappeler que les participants se sont auto-sélectionnés. Tous les invités ne sont pas venus (heureusement, d'ailleurs). Ne sont présents ce soir-là que les mieux disposés, qui se réjouissent de revoir les amis, ainsi que ceux qui ont estimé qu'ils devaient être présents et qui sont venus à reculons. Comme me disait un autre participant : « en général, on vient avec des pieds de plomb... ». Est donc à l'œuvre une disposition, pour reprendre encore une fois ce terme issu de la philosophie mais aussi de la sociologie<sup>1</sup>. Mais cette disposition, en début de soirée, n'est encore qu'une orientation flottante. On attend de voir, en quelque sorte. Et il va falloir qu'un dispositif bien huilé se mette en place pour que la bascule ait lieu à un moment donné, c'est-à-dire qu'on se laisse aller « à y croire », qu'on suspende l'incrédulité — et ce n'est pas juste l'affaire d'un verre de trop. L'incrédulité repose sur une méfiance quant à la sincérité des discours, des gestes et des sourires. Murmure dans une oreille : « attention, on n'est pas en famille, quoi que la direction dise ». Murmure dans l'autre oreille : « je sais bien, mais quand même (ils sont tous trop sympas ce soir) ». Et puis, basta ! La nuit est trop douce, le swing de la chanteuse est trop réussi et les petits rouleaux se laissent manger...

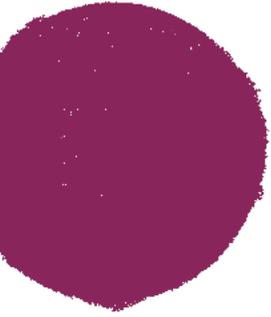
Il faut analyser de plus près tous ces éléments du dispositif qui vont provoquer à l'un ou l'autre moment l'immersion, l'adhésion, l'engagement (tous les mots conviennent).

## Les ingénieurs de l'enchantement

Ceux que j'appelle volontiers les « ingénieurs de l'enchantement » avaient mis en place des signes de fête, très aisément identifiables : la descente des escaliers de l'amphithéâtre en musique, les tentes blanches dressées dans la cour, les verres sur les tables attendant qu'on les happe au passage, etc. Ce sont les éléments les plus maîtrisables du dispositif. Mais il en est d'autres qui sont plus aléatoires. Malgré leur possible impact sur la définition du moment, ils ne sont pas toujours entièrement gérables.

1. En philosophie, je renverrais volontiers au livre d'Emmanuel Bourdieu, *Savoir Faire. Contribution à une théorie dispositionnelle de l'action*, Paris, Editions du Seuil, 1998. En sociologie, Bernard Lahire est un des représentants les plus connus de cette école. Voir par exemple *L'Homme pluriel. Les ressorts de l'action*, Paris, Nathan, 1998.





Ce soir-là, ils ont concouru au renforcement de l'euphorie interactionnelle, pour reprendre une autre expression d'Erving Goffman, c'est-à-dire à une parfaite fluidité des échanges. Ainsi, le personnel évoluait avec beaucoup d'aisance entre les participants. Et si l'un des participants prenait l'initiative de faire circuler un plateau posé sur une table, aucun rappel à l'ordre n'était manifesté — ce qui arrive souvent dans des réceptions plus formelles. Toujours à propos du cocktail « dinatoire », l'offre de nourriture était à la fois simple à manger et roborative. Elle n'exigeait pas quatre bras comme c'est parfois le cas dans des réceptions trop sophistiquées (et trop légères). Enfin, une série d'espaces contigus faisait en sorte qu'il était tantôt possible de participer au brouhaha central, tantôt de s'en éloigner en allant dans la cour ou dans une des salles mises à disposition de la réception. En clair, pas besoin d'aller jusque dans les toilettes pour se parler tranquillement, comme c'est parfois le cas...

Un troisième ensemble d'éléments a concouru à l'efficacité du dispositif, tout en n'étant pas du ressort des responsables : un temps très agréable, permettant d'aller et venir entre les espaces extérieurs et intérieurs, une cour qui donne l'impression d'un cocon protecteur, grâce à la protection des maisons qui l'entourent (et sans voisins qui se manifestent !). Et la nuit. La nuit, avec ses ombres et ses lumières, concourt grandement à la magie d'une réception.

### Le moment de bascule

Cela dit, un dispositif, aussi raffiné soit-il, ne pourra jamais seul conduire à l'enchantement. Au mieux pourra-t-il être ajusté en temps réel par des ingénieurs sensibles aux dispositions des participants. Mais la production de la bascule conduisant à l'enchantement sera toujours la résultante de la conjonction entre dispositif et disposition. Ce qui permet de suggérer pourquoi on peut sortir très déprimé d'une soirée parfaitement organisée comme on peut sortir très joyeux d'une soirée foutraque. En fait, la bascule vers l'enchantement provient d'un double mouvement de décadage/recadrage : dans un espace-temps donné — par exemple la cour intérieure du Campus Guillemins le 21 septembre 2021, entre 19 : 30 et 21 : 30 — tout s'est passé comme si un autre monde s'était donné à voir : libre, joyeux, fraternel. Tous n'ont pu voir ce monde alternatif, car ils n'ont pas pu saisir les signes produits par le dispositif et les intégrer sous un « pleasure dome » (pour faire allusion à un poème de Coleridge) ; ils n'arrivaient pas avec les lunettes adéquates.



## Peur du sortilège

D'autres, plus rares sans doute, ont eu peur du vertige qui les saisissait. Je m'explique.

La mise en chant, l'enchantement, c'est l'affaire des sirènes dont Ulysse parvient à déjouer le traquenard en se faisant ligoter au mat de son bateau. C'est aussi l'affaire de Merlin l'enchanteur, le jeteur de sorts. Et à Disney Land, le hurlement de plaisir en sortant de la mine où l'on a été précipité à toute allure est bien la conversion d'un hurlement de peur. D'ailleurs, un cinéaste a bien traduit cette ambivalence. Dans « Disneyland, mon vieux pays natal » (2000), le cinéaste français Arnaud des Pallières présente le parc comme un cauchemar et non comme une féerie, plus proche de Drancy (le camp d'internement) que de Shangri-la. La face sombre et angoissante de l'enchantement comme sortilège est le double de l'enchantement comme vif plaisir. Il en va de même pour la magie : elle émerveille comme elle fait peur.

Est-ce à dire que la soirée qui nous occupe a recelé une part obscure ? Pour certains, c'est très possible. Sans même évoquer l'agoraphobie ou la nyctophobie (peur de la nuit), on peut se demander si la crainte de la perte de contrôle au moment où l'immersion dans l'enchantement opère (grâce au chevillage entre disposition et disposition évoqué plus haut) ne provoque pas un recul effrayé — un ressaisissement homologué d'une brusque

sortie de rêve. En cela, les toilettes dotées de miroirs constituent des lieux très importants de recomposition de soi avec soi-même<sup>2</sup>.

2. Notons que c'est la seconde fois que j'évoque dans cette brève analyse les fonctions des toilettes, qui sont bien plus nombreuses que leur apparence le laisserait croire. Dans *La Présentation de soi*, Goffman analyse longuement les activités qui prennent place en « région postérieure » (pp. 110-135).

Mais il est possible d'envisager la dynamique de l'enchantement dans une perspective plus rassurante. Pour ceux qui acceptent de s'immerger dans cet autre monde, ne fût-ce que le temps d'une conversation, un espace de créativité peut s'ouvrir, très ouvert et très libre. On peut se laisser à spéculer, à inventer, à refaire le monde sans contrainte. Lorsque le réel vient frapper à la porte — subitement, on s'aperçoit que le personnel ramasse les verres —, on peut tout effacer ou tout garder. Les chevauchées dans un monde enchanté sont toujours réversibles. Mais on peut aussi les cultiver soigneusement, en coucher les traces sur le papier. C'est ainsi qu'en cette belle soirée du 21 septembre dans la cour intérieure du site HELMo de la rue de Harlez, diverses conversations enchevêtrées ont donné lieu au présent petit texte<sup>3</sup>. Grâce en soit rendue à ceux et celles qui m'ont accueilli dans leur cercle et m'ont laissé causer, causer...

3. Pour poursuivre la réflexion: Emmanuelle Lallement et Yves Winkin, « Quand l'anthropologie des mondes contemporains remonte le moral de l'anthropologie de la communication », *Communication*, 13 | 2015, 107-122.